

Les Begnines, par Samuel Aubert, FAVJ du 25 septembre et du 2 octobre 1930

Les Begnines.

Au Chenit, on connaît bien actuellement, cet immense mas de montagne, comprenant pâturages et forêts, d'une surface totale de 493 ha., parce qu'il appartient à la Commune. Jadis, c'est-à-dire voici quarante ans, il en allait autrement. Beaucoup avaient entendu parler des Begnines, mais très peu y étaient allés, car elles paraissaient si lointaines.

Comme leur nom l'indique, elles étaient la propriété de la Commune de Begnins, (propriété dont l'origine date du 13^{me} siècle.) En effet, un document déposé aux archives de Begnins, datant de 1266, parle d'un abergement fait par les prieurs du monastère d'Oujon — établissement de Chartreux édifié près d'Arzier et dont toute trace a aujourd'hui disparu — au nom de Louis de Savoie, aux communiens de Begnins, lesquels

déclarent tenir en emphytéose perpétuelle une montagne appelée *Longechaux*, avec ses appartenances, dépendances, entrées, sorties, *pasquerages*, bois, pour faire *fritière*, une ou plusieurs, comme ils voudront; réservé la directe seigneurie pour les dits religieux.

Avant 1600, nos montagnes portaient le nom de Longechaux, Chaux-ronde. Sur les anciens plans cadastraux, le Couchant — donc, un des trois éléments qui composent le mas des Begnines — s'appelle le *Cul dau tsein*. Le mot Couchant n'a donc rien à faire avec Occident.

Pasquelage = pâturage. D'après l'acte précité, la propriété était déjà érigée en pâturage en 1266. On peut donc conclure que sa colonisation, c'est-à-dire son aménagement en terrain propre au parcours du bétail, est beaucoup plus ancienne. Et sans doute, elle a été effectuée par les religieux du couvent d'Oujon. La destination finale et naturelle de notre Jura est le revêtement forestier. En effet, partout où la Nature est abandonnée à elle-même et où nulle force contraire ne vient s'opposer à son activité, c'est la forêt qui tend à occuper le terrain en génération définitive. Toutes les autres formations, prairies, buissons, sont transitoires. La Combe des Begnines n'a pas échappé au sort commun des terres, et quand les religieux d'Oujon ont voulu l'utiliser à des fins économiques, évidemment elle était entièrement recouverte de bois.

Les forêts, qui encadrent la combe des Begnines vers le nord, le nord-ouest et l'ouest, sont essentiellement formées d'arbres relativement jeunes. Nulle part on n'observe de vieux et antiques massifs, rappelant le Risoud. C'est que, autrefois, tout le territoire a été déboisé et le bois transformé en charbon, pour l'alimentation des établissements sidérurgiques de la contrée. Les plateformes à charbon, que l'on retrouve ici et là dans les profondeurs de la sylve, témoignent du traitement infligé jadis au matériel ligneux du territoire. Et la forêt actuelle n'est pas autre chose que le recrû, la génération nouvelle qui a succédé à la carbonification.

Le Chenit est devenu propriétaire du mas des Begnines en 1893 pour le prix de 60,000 francs. Et la Municipalité en corps s'en alla à Begnins, en break, par le Marchairuz, pour passer acte et s'acquitter de son achat. Au retour, elle s'arrêta à Longirod pour saluer le citoyen Cathélaz, âgé de 102 ans, alors doyen du canton de Vaud. Dans sa jeunesse, ce Cathélaz était un homme d'une force peu commune; mais il reconnaissait toutefois que le Combier nommé *Fréderi chez Jaques*, avec lequel il avait eu l'occasion de se mesurer plus d'une fois, lui était supérieur.

Toutes les personnes qui connaissent les Begnines, leur boisement et sont au courant du matériel forestier qui en est sorti depuis quarante ans, admettent sans peine que l'achat de cette immense propriété fut une excellente affaire. Bien entendu, le Chenit a consacré des sommes importantes à l'amélioration progressive des chalets et surtout à la construction du chemin actuel. A propos de chemins de montagne, l'on a en général le tort de considérer insuffisamment l'avenir et le développement du trafic. Aujourd'hui, en effet, l'on déplore l'étroitesse du chemin des Begnines et son extrême déclivité sur certains tronçons. Sous ce dernier rapport, des corrections ont été apportées, depuis quelques années.

Avant la construction du chemin aucune voie carrossable ne permettait d'accéder aux Begnines depuis La Vallée. Aucun sentier même n'existait. La desserte des alpages avait lieu uniquement par deux mauvais chemins à char (?) aboutissant l'un à la limite de la Bassine et des Pralets, l'autre au couvert bien connu de la Riondaz derrière. La construction du premier, sauf erreur nommé le chemin à Wagnon, a dû coûter passablement, dans sa partie supérieure tout au moins, qui franchit la côte très escarpée du Couchant, car il éventre la roche sur un certain parcours et franchit des dépressions sur des remblais de belles dimensions. Actuellement, il est en très mauvais état et si l'on ne vient pas réparer certains tronçons décrépits, dans un avenir rapproché, il deviendra impraticable. L'autre est plutôt un ravin, creusé par l'usage et, à le descendre, l'on se représente les difficultés extrêmes que devaient éprouver les amodiateurs des temps écoulés pour descendre les fromages jusqu'à la Riondaz. Causez avec quelque ancien fruitier de l'un ou l'autre des trains et vous apprendrez les dangers qui menaçaient les convois, ainsi que les catastrophes survenues. Ces temps sont révolus définitivement, puisqu'aujourd'hui les trois chalets de la Combe sont accessibles en automobile; que le chef du train des Begnines s'en va faire ses commissions au Brassus en motocyclette et qu'il emploie à cet effet moins d'une heure pour le retour.

Comme chacun le sait, l'herbe des Begnines est abondante et partout de qualité, si l'on excepte certaines surfaces marécageuses du fond de la dépression. Nulle part ou presque, de ces étendues improductives, où domine le Nardraide (poil de chien) qui sont si fréquentes dans certaines zones de la Combe des Amburnex ou ailleurs, aux Grands Plats du vent, par exemple. De plus, les sources n'y sont pas rares; plusieurs puits et fontanettes sont là pour en témoigner et il est probable que si l'on entreprenait des travaux de captage rationnels, la quantité d'eau disponible augmenterait sûrement. Le fond de la combe est constellé de creux ou dolines, par où s'écoulent et disparaissent les eaux superficielles qui s'en vont sans doute alimenter des sources au pied du Jura.

Donc, depuis qu'elles appartiennent au do-

main communal, les Begnines reçoivent des visiteurs en toute saison et constituent une région bien connue, tandis qu'autrefois, il n'en était rien. Pour celui qui débouche au-dessus du chalet de la Begnine proprement dite, le coup d'œil est charmant, amène, reposant au possible et j'ai connu jadis une famille parisienne, villégiaturant au Pont, qui rendait volontiers visite aux Begnines et trouvait le coin exquis. Le paysage prend de l'ampleur dès qu'on prend de la hauteur et si par exemple on gagne la crête devant le chalet de la Begnine — 1479 m. — ou mieux les rochers au nord du chalet du Couchant — 1530 m. — l'on a devant les yeux un tableau d'une réelle beauté — les Alpes, le petit lac — qui vaut bien celui dont on jouit d'autres belvédères jurassiques.

Grâce à leur exposition favorable, les pentes de toute une partie de la Combe sont libérées de neige, à un moment où tout le versant du Chalet à Roch croupit encore sous une épaisse couche glacée. Et c'est alors une floraison grandiose de Crocus, blancs et violets, de Scilles, etc. Plus tard, dans la saison, l'épaisse frondaison des cytises qui couvre les éboulis au pied des escarpements, se revêt d'or, qui fait à la pente une parure éclatante dont la beauté et la magnificence retiennent tous les regards. Voyez-vous une foule élégante venant cueillir les grappes d'or, sous prétexte d'admirer leur beauté et saccager brutalement le site! Un tel sacrilège nous sera épargné, espérons-le!

Malgré l'altitude, — 1450 à 1500 m. — ces cytises font preuve d'une robustesse et d'une résistance inconnues à quelques-uns plantés dans le fond de La Vallée, en des lieux dépourvus d'abri. C'est que là-haut, les hautes neiges, sous lesquelles sans doute, ils demeurent ensevelis des semaines durant, les protègent contre les grands froids et les morsures de la bise. Mais que dis-je, les grands froids, les minima extrêmes leur sont épargnés; car ce n'est jamais le long des longues pentes, exposées au midi, qu'ils se produisent, mais toujours au fond des dépressions, des cuvettes nues. Au fond de la Combe des Begnines, aucun cytise ne saurait subsister.

Sous la protection des cytises, de nombreuses plantes intéressantes trouvent leur vie et accomplissent en paix, le cycle annuel de leur développement. A la lisière, on remarque notamment la Primevère à grandes fleurs, celle de Pré Lyonnet et de Praz (Rodet) qui malgré l'altitude, rencontre là de favorables conditions d'existence.

S .A.

A suivre.

Les Begnines.

Suite et fin.

Le Mont Sallaz appartient naturellement à la région des Begnines. Du fond de la Combe, il est volontiers invisible et il est des gens, qui partis du chalet du Couchant pour s'y rendre, ont eu beaucoup de peine à le trouver. Il en est même qui l'ont manqué, parce qu'au lieu de se diriger au sud de la combe principale, ils ont pris au nord, et se sont égarés dans les solitudes boisées qui séparent le Couchant du Cruaz. Pourtant, si ces touristes avaient jeté un coup d'œil sur la carte avant de quitter leur domicile, ils se seraient rendu compte de la situation du Mont Sallaz et l'auraient atteint sans difficulté. A qui n'est pas familier avec les lieux, le plus simple est de gagner le couvert du fond du Couchant, puis de faire un à gauche. En quelques minutes, il atteindra le sommet convoité, à condition de prendre les combes en travers et non pas en long; sans cela, c'est la perdition définitive dans la grande dépression qui descend vers les Pralets.

Peu de sommets du Jura offrent une vue immédiate aussi imposante que le Mont Sallaz. Le regard plonge, en effet, et d'une belle hauteur, sur un océan de sapins, dont rien n'altère jamais la majestueuse sévérité. Les jours de vent, une houle furieuse les agite et une sourde plainte s'échappe des cimes balancées. Mais de là-haut, rien ne se voit, ni ne s'entend. La forêt semble figée dans une immobilité et un silence perpétuels. D'autres buts sollicitent le regard, les plans et les Combes des Pralets et du Mondyon, etc., les Alpes lointaines, mais toujours il revient, subjugué, se concentrer sur la sylve mystérieuse.

Vers le sud-ouest, deux crêtes culminent qui s'appellent le *Mont Pelé* et le *Cimetière aux Bourguignons*. Une opinion soutient que cette dernière, comme son nom semble l'indiquer, ait été jadis un lieu de sépulture. Rien n'est plus invraisemblable. Le sol est fait de roche dure avec très peu de terre dessus. Seulement, on observe de nombreuses et profondes laisines. Peut-être, un jour, un Bourguignon trouva-t-il la mort dans l'une d'elles, d'où le nom de cimetière au Bourguignon, donné à la localité. Plus tard, le pluriel prévalut.

A quelques mètres du sommet du Mont Sallaz, on remarque les ruines d'un chalet, qui appartenait à un alpage dont on distingue encore les murs, incorporé par la suite au Couchant. Nos ancêtres construisaient volontiers leurs chalets sur les crêtes. Quelques-uns existent encore, ainsi: le Grand Cunay, le Mont-Devant. Des ruines sont encore visibles tout près des sommets des Petites Chaumilles, de la Meylande, des Grands Crêts, de l'Arzière, etc. D'aucuns prétendent qu'ils agissaient ainsi dans l'idée de se donner du jour, de commander l'horizon sur une certaine étendue. Peut-être après tout, était-ce simple commodité; parce que sur les crêtes, la forêt était moins dense et qu'ils avaient moins de peine à essarter et à créer du pâturage.

Au cœur de l'été, un magnifique et grand papillon, le *Machaon*, dont les ailes postérieures portent une longue protubérance en forme de corne, voltige éperdument sur la prairie culminale. Il dépose ses œufs sur les Umbellifères dont les tissus servent de nourriture aux larves. Et là au Mont Sallaz, l'Umbellifère ou conique, qui autorise son existence, c'est le *Sermontain* (*Laserpitium*), qui abonde le long des pentes ensoleillées ou dans les fissures des dalles rocheuses. Les fruits sont utilisés en pharmacie vétérinaire; les femmes des Petits-Plats ne l'ignorent pas et chaque année, il en est qui vont au Mont Sallaz faire provision de Sermontain.

A partir des Begnines, du Couchant ou du Mont Sallaz, les amateurs de « mauvais lieux » n'ont que l'embarras du choix. Ainsi vous pouvez tenter la traversée sur les Petits-Plats. Oh! rien de dangereux, aucun risque de s'égarer à condition de prendre quelques précautions, mais vous en verrez du pays : des creux, des dépressions, des bosses, des laisines béantes, des pierres moussues ou glabres, des baumes, des buissons enchevêtrés, des myrtilliers, des droudzés, même du rhododendrons. Tout cela a son charme, pourvu que l'on ne craigne pas, comme quelques-uns, le silence complet et la solitude de la forêt. Cette traversée, toutefois, ne la tentez pas au printemps, alors que la neige recouvre encore les laisines étroites. Incontinent, la neige peut céder sous votre pied et c'est peut-être une grave foulure, une fracture qui vous immobilisera en ce pays où nul secours ne s'offrira. Si au lieu de prendre à travers bois sans chemin, vous suivez le sentier qui part du fond du Couchant et aboutit aux Loges, après avoir traversé la ligne électrique, vous passez auprès d'un grand trou à double orifice, au fond duquel la neige persiste jusqu'à l'automne. Il y en avait encore le 19 septembre écoulé.

Une autre traversée fort pittoresque est celle qui consiste à partir du chalet du Cruz pour aboutir, si possible, au couvert du Couchant. Les lieux sont extrêmement maléficiels, laisinés, escarpés, cuvettés, boisés et solitaires comme nul part ailleurs. Et sur tout le trajet, aucun point de repère, si ce n'est le mur du Couchant et la ligne électrique; autour de vous, rien que des arbres; au-dessus rien que le ciel. Le relief général du terrain est peu accentué; on monte, on descend, suivant l'itinéraire suivi ou bien le contraire. Une traversée recommandable avant tout à ceux qui désirent développer et affermir leur sens de l'orientation. Mais gare à la grande coupure qui sépare le Sallaz du Pelé. Il en est qui s'y sont abominablement fourvoyés pour avoir pris trop à droite.

Si vous désirez parcourir une voie inédite, eh! bien, du Mont Sallaz, dirigez-vous à bise, au-dessus des rochers ou au-dessous. Effectivement, vous serez servi : pentes très raides, eboulis, crevasses, buissonnements. On observe là tout ce qui peut faire obstacle

Quel que soit l'itinéraire que vous choisissiez pour sortir des Begnines, hormis les grands chemins connus, vous tomberez sûrement, une fois ou l'autre, sur une de ces grandes baumes, aux parois plongeantes, dont on contemple toujours l'orifice avec un certain frisson. Pourquoi? Parce qu'elles symbolisent en quelque sorte le mystère, tout ce que nous ne connaissons pas et que nous voudrions connaître! De ces baumes des Begnines, il en est une qui eut son heure de célébrité, si l'on ose dire. En 1874, éclata dans la région une épizootie de peste bovine et tout le troupeau des Begnines fut abattu et jeté, pièce après pièce, dans une grande baume située au fond de la combe qui s'étend au levant de la crête faisant face au chalet de la Begnine. Procédé unique, pour ne pas dire plus, qui ne tenait guère compte de l'infection possible et probable des sources sous-jacentes.

Les Begnines, diront quelques-uns, pourquoi s'en préoccuper tellement. C'est un coin tout comme un autre: du pâturage, des arbres, des buissons, des pierres. Sans doute, c'est là la matière première, mais ces éléments sont assemblés de façon à former un tout d'une harmonie heureuse. Et tous ceux, dont le cœur vibre un tant soit peu à la beauté des choses, qui rendent visite aux Begnines, sont immédiatement pris et retenus par le charme du site. Les jeunes générations sont avides de connaissance et d'expérience. Si ces lignes pouvaient leur faire prendre le « chemin » qui conduit aux Begnines, non pas le chemin tracé, mais celui ou ceux, très capricieux qui zigzaguent à travers les bois et les rocailles, elles n'auraient pas été écrites en vain. S. A.
